

Deuxième partie : suppléments

Note : Tel qu'il sera en la plupart de nos brochures « anthologiques », des textes de dernière minute seront mis en complément afin de ne pas déranger nos travaux préliminaires qui ne seront en quelque sorte ainsi jamais définitifs.

Ces compléments seront mis en place au fur et à mesure des découvertes encore à faire entre une rédaction jamais achevée et une édition toute hypothétiques !

Par conséquence de conclusion point, et un espace toujours ouvert. Ce qui n'est en somme que le reflet exact de l'existence dont aucune parcelle ne saurait finalement être mise en conserve de manière définitive.

Mélanges – **Gryon et Taveyannaz**, extrait d'une lettre écrite de Gryon en 1839 par F. Bertholet. Texte paru dans « Le Chrétien Evangélique », revue religieuse de la Suisse romande, septième année, Lausanne, 1864, pp. 36 – 39 :

... Que ceux d'entre vous qui n'ont jamais été à Gryon, se représentent une longue ligne de maisons en bois, bâties sur la pente d'une montagne couverte de champs et de prés qui dominant l'Avançon. Nous avons pour horizon les plus hautes cimes des Alpes vaudoises, qui forment, autour de Gryon, un immense amphithéâtre depuis les Diablerets à la Dent du Midi. En face de Gryon, ou plutôt au-dessus de nos têtes, se dresse le Grand Muveran. Je vois maintenant depuis ma fenêtre le soleil se lever à droite des Diablerets. La neige couvre toute les pentes des montagnes, le fond des vallées, les sapins, les rochers, et, quand les premiers rayons du soleil éclairent ces neiges, tout est resplendissant de lumière et de blancheur. Cet éclat donne à l'azur du ciel des teintes aussi foncées que celles qui vous ont frappés en été sur les plus hauts glaciers. On ne peut se faire une idée de la magnificence des Alpes en hiver, alors que de tous les côtés cette neige se perd dans un ciel si bleu. Le soir, quand le soleil est déjà couché dans la plaine, ces neiges et ces rochers sont encore éclairés longtemps par le reflet de l'horizon, et lorsque déjà tout est nuit dans le village, il y a encore autour de ces sommets blanchis des teintes roses qui ressemblent à la première clarté de l'aurore. Ces cimes éclairées qui s'élancent vers le ciel dans la nuit, semblent nous crier : « Cherchez les choses qui sont en haut. » Il y a dans ces reflets du soleil sur ces neiges une douceur infinie ; c'est comme le regard d'amour de Jésus dans nos cœurs, et j'ai souvent pensé, en les voyant, à l'éclat des robes blanches des rachetés qui resplendissent à la lumière du soleil éternel.

Les habitants de Gryon n'ont guère d'autres occupations que le soin de leurs troupeaux ; il y a autour du village une foule de granges ou de chalets dans lesquels on recueille le foin en été. En hiver, on va d'une de ces granges à l'autre avec le bétail, et chaque soir on apporte le lait au village. De cette manière toute la famille est ordinairement réunie dans la soirée. Je profite de ces moments pour faire beaucoup de visites à mes paroissiens. Nous tâchons de nous rendre

ensemble, ma femme et moi, une fois par semaine dans une de ces familles. Quand on a mis coucher les petits enfants, le reste de la famille, père, mère, vieux parents, domestiques, se réunissent en cercle autour de la lampe suspendue au milieu de la chambre, et malgré le bruit des rouets, on écoute avec attention la lecture. Vous ne pouvez vous faire une idée de la douceur de ces soirées. Je tâche autant que possible de laisser à la porte la dignité du pasteur pour m'asseoir au milieu de ces braves gens comme un simple paysan. Cela établit des relations douces, intimes, entre le pasteur et ses paroissiens ; on apprend à connaître tous les membres d'une famille, à aimer les enfants. Du reste, il n'y a qu'à ne pas prendre un ton de convention et à témoigner de l'affection à ses paroissiens et l'on est reçu d'eux à bras ouverts. Le livre que j'ai lu presque toujours dans ces soirées cet hiver, c'est la biographie de Jung-Stilling. C'est un livre populaire propre à agrandir la vie de l'homme tout entier et à faire comprendre surtout la vie de famille ; il y a de la poésie, du cœur, de l'imagination. C'est l'intérieur d'une famille pieuse avec tous ses détails. Je l'ai bien lu vingt fois, mais je ne puis jamais relire à la fin du premier volume la mort du vieil Eberhard Stilling sans pleurer. J'ai su que dans quelques familles où je l'avais prêté, on a veillé jusqu'à minuit pour le lire jusqu'au bout.

Pendant l'été une grande partie de la population se rend dans les montagnes pour y soigner les troupeaux. A la fin de mai on part pour les *Mazots* ou montagnes basses qui appartiennent aux particuliers. Puis on s'élève de station en station jusqu'à la haute montagne. Quand, après deux heures d'une montée rapide, on arrive à une case destinée à servir de refuge en temps d'orage, on domine un magnifique bassin de verdure, au milieu duquel sont environ 50 chalets, rangés sur 7 lignes et ayant tout à fait l'aspect d'un village. Ce sont les chalets de Taveyannaz. Cette montagne appartient à la commune de Gryon, et c'est là que le plus grand nombre des troupeaux se rendent pendant l'été. Au commencement de juillet, quand toutes les pentes sont vertes et fleuries, à un jour fixé d'avance, les troupeaux quittent les mazots pour se rendre à ce qu'on appelle « le jour de l'entrée des vaches. » La première fois que je vis cette entrée des vaches, j'avais avec moi notre cher ami Lèbre. Nous avons couché dans un mazot afin de pouvoir nous trouver de grand matin sur une sommité qui domine Taveyannaz. Nous y étions déjà pour le lever du soleil. Dans toutes les fleurs les gouttes de rosées scintillaient aux premiers rayons du matin. Nous avons entendu les clochettes qui annoncent l'arrivée des premiers troupeaux, et on voyait ces vaches dès qu'elles arrivaient à la case d'où l'on aperçoit les chalets, se précipiter avec des sauts de joie en foulant ces pâturages fleuris. Les troupeaux se sont succédés les uns aux autres jusqu'à 6 heures. Alors toutes les vaches étaient arrivées, et toute cette magnifique enceinte retentissait des cris de joie des vachers et des clochettes des troupeaux réunis sur la pelouse qui entoure les chalets. En même temps on voit arriver les bagages, ce qui donne tout à fait à cette entrée l'aspect d'une émigration. Presque tous les habitants de Gryon montent à Taveyannaz pour ce jour-là. La plupart couchent dans les mazots pour

arriver avec les vaches le lendemain matin. C'est le moment où les rhododendrons sont en fleurs. Chacun en fait des bouquets pour les rapporter au village et pour les mettre sur son chapeau. Oh ! si je pouvais vieillir dans ces belles montagnes et rendre cette fête plus belle encore en réunissant alors tous mes paroissiens pour les bénir. Vous comprenez, d'après cela, avec quelle joie je me rends à Taveyannaz pour y visiter ceux qui s'y trouvent. Je m'y rends souvent avec ma femme. Lorsque nous arrivons le soir, et que depuis la hauteur nous voyons ces pelouses et ces pentes qui se colorent des derniers rayons du couchant, et que les clochettes des deux cents vaches retentissent dans cette enceinte, avec quelle émotion nous saluons ces chalets. Bientôt le soleil quitte la montagne et l'on ne voit plus d'éclairé que l'une des cimes des Diablerets. Alors la nuit arrive et nous nous hâtons de frapper à quelque porte hospitalière ; nous allons faire visite à nos gens. Ma femme réunit les jeunes filles qui assistent à son école du dimanche ; elle leur apporte des livres et elle lit avec elles quelques portions de l'Écriture. Ce qui caractérise cette vie, c'est que tandis que dans la plupart des montagnes de la Suisse on ne trouve guère que des vachers, à Taveyannaz il y a la vie de famille avec toute sa douceur. Ce sont ordinairement les grands-pères et les grands-mères qui, ne pouvant faire les ouvrages pénibles du village, se rendent à la haute montagne avec leurs petits-enfants. Il faut aller à Taveyannaz pour comprendre ce qu'est la vie pastorale des Alpes. Vous trouverez peut-être ces détails étrangers à mon ministère, et je connais plus d'un de nos amis qui sourira en lisant ces lignes ; mais tout cela vous fera mieux comprendre la joie que j'ai eue de pouvoir établir à Taveyannaz un service religieux, et c'est ce dont je me proposais surtout de vous parler. J'y avais souvent pensé, mais ce n'est que l'été dernier que j'ai osé le proposer. Tout ce qui est nouveau excite la défiance chez les montagnards.

Le jour où je me rendis à Taveyannaz pour leur parler de ce service religieux, j'avais quelque crainte ; mais je demandai à Dieu de me préparer le chemin et ce Dieu fidèle a tout bien conduit. La première personne que je vis fut un vieillard qui a beaucoup d'influence, et c'est à lui que je tenais à parler. Dieu inclina véritablement son cœur ; contre mon attente, il parut très content de ma proposition et se chargea de la communiquer à tous les vachers. L'on me fit dire pendant la semaine que j'étais attendu pour le dimanche suivant. Vous pouvez vous faire une idée de la joie avec laquelle je suis monté ce jour-là. J'avais pris pour sujet dans le chapitre XVIII de la Genèse : les anges logés chez Abraham. Ces patriarches conduisant leurs troupeaux dans le pays de Canaan, ces tentes qu'ils dressaient pour quelques jours, ces mœurs encore si simples, cette vie de bergers, tout cela rappelait les monts de mes paroissiens. Et ce patriarche assis à la porte de sa tente pendant la chaleur du jour me faisait penser à ces vieillards de Taveyannaz assis aussi à la porte de leurs chalets. Je leur ai dit qu'en les transportant au milieu de ces bergers dans la tente d'Abraham, ce n'était pas seulement pour voir la ressemblance de leurs mœurs avec les nôtres, mais surtout pour apprendre à imiter leur piété, pour demander à Dieu que la paix qui

régnait dans la tente du patriarche put aussi régner dans nos maisons et dans nos chalets. Puis en voyant Abraham courir au devant de ces étrangers pour leur offrir tout ce qu'il avait dans sa tente, ce veau tendre et bon, ce beurre et ce lait, cela me rappelait cette hospitalité si cordiale qui règne dans ces montagnes, et je leur ai demandé de conserver ces saints usages que leurs pères leur ont transmis et de ne jamais oublier de les exercer, surtout envers les pauvres. Enfin je leur ai montré que quand Abraham suppliait les anges de se rendre dans sa tente, il voulait ainsi jouir de la présence de son Dieu. Son cœur lui avait dit qu'en effet l'un de ces anges était Dieu lui-même. *Si j'ai trouvé grâce devant toi, ne passe pas outre, mais entre chez ton serviteur.* J'étais saisi au milieu de tous ces vieillards et me suis souvenu de la prière des disciples sur le chemin d'Emmaüs : *Demeure avec nous, car il se fait tard et le jour est sur son déclin.* Je leur demandai si dans ce moment de leur vie où les cheveux blanchissent et où le soleil qui les éclaire de ses derniers rayons va bientôt se coucher, ils ne sentaient pas une frayeur secrète descendre dans leur âme, et je leur ai montré combien ils ont besoin de Jésus dans ce moment suprême. Je crois que ce service religieux qui se célébrait pour la première fois à Taveyannaz a fait plaisir ; il n'est resté personne dans les chalets. J'a suis retourné à plusieurs reprises le dimanche et j'espère que c'est maintenant une chose établie. Vous comprenez d'après cela si je suis attaché à cette paroisse de Gryon. Il m'est impossible de quitter ce village pour un jour seulement sans sentir mon cœur se serrer, et je n'ose penser au moment où il me faudra me déparer de mes paroissiens...



TAVEYANNE ET LES DIABLERETS

L. Butner.

